

**Martha Ganeva** : Et côté musique, puisque vous y êtes allée pour travailler avec John Eliot Gardiner au sein du Monteverdi Choir ?

**Ellen Giaccone** : La musique occupe une place importante partout au Royaume-Uni et, en particulier, la pratique de la musique vocale et chorale, dès le plus jeune âge. J'ai moi-même commencé la musique dans un chœur d'église lorsque j'étais enfant, mais cela n'avait rien de professionnel. En assistant à des répétitions de chœurs d'enfant, à Londres, j'ai été impressionnée de voir tous ces petits chanteurs, hauts comme trois pommes, qui à six ou sept ans chantent déjà des pièces assez difficiles et dans un répertoire qui va de la Renaissance au contemporain. Les églises anglicanes emploient pour leurs offices des chanteurs professionnels, aussi bien le dimanche qu'en semaine : j'ai eu l'occasion de chanter au sein de quelques uns de ces chœurs et de constater que le répertoire contemporain est présent dans toutes les messes. J'ai surtout été frappée par le caractère très vivant de la musique en Angleterre.

**Martha Ganeva** : Oui, et il y a même aujourd'hui comme une sorte d'équilibre entre l'Allemagne et l'Angleterre en matière de musique. Aux XVIIe et XVIIIe siècles, les musiciens professionnels s'exportaient plutôt de l'Allemagne vers l'Angleterre – Haendel et Haydn sont les exemples les plus connus. De nos jours, ce sont les chefs de chœur et d'orchestre britanniques qui traversent La Manche en direction de l'Allemagne. Je pense, pour rester dans le domaine de la musique chorale, à Simon Halsey qui dirige depuis 2001 le chœur de la Radio de Berlin, dont il a fait considérablement monter le niveau.

### *Des souris et des notes*

**M. G.** : Nous parlerons plus longuement de votre expérience de chanteuse lyrique, puisque c'est votre présent, mais arrêtons-nous d'abord un instant sur votre parcours universitaire. Vous avez choisi la biologie, pour quelle raison ?

**E. G.** : A vrai dire, à la sortie du lycée j'avais un peu de mal à me décider. J'avais déjà beaucoup hésité entre parcours scientifique et littéraire, notamment à cause des langues, mais on m'avait dit que les sciences pouvaient mener à tout... Ainsi, à la sortie de la terminale, j'hésitais plutôt entre médecine ou une prépa : là aussi, on m'a un peu convaincue de faire une prépa...

**M. G.** : « On » c'était plutôt votre famille ou bien vos professeurs ?

**E. G.** : C'étaient mes professeurs. Ma famille m'a toujours laissée très libre dans mes choix. J'ai donc postulé à deux prépas à Henri IV, biologie et physique-chimie : c'est la biologie qui l'a emporté par son aspect plus vivant et expérimental qui m'intéressait davantage. En entrant à l'Ecole, je me suis spécialisée en biologie cellulaire animale, plus particulièrement dans le domaine des cellules souches. J'ai fait mon Master à l'Institut Pasteur, l'équipe du labo était jeune et dynamique, et j'en garde un très bon souvenir, mais à la fin de l'année je ne me voyais pas du tout continuer en thèse parce que cette spécialisation très étroite ne me convenait pas. Le travail de laboratoire peut parfois être assez répétitif, et l'on est souvent amené à faire les mêmes expériences pour vérifier et revérifier... et revérifier encore ses résultats, ce qui risquait d'être pesant pour moi à la longue... L'autre contrainte lorsqu'on travaille sur des tissus vivants - mon organisme modèle était la souris -, c'est qu'il faut être très présent : je devais souvent aller au labo les week-ends pour m'occuper des souris, faire des croisements et recueillir des embryons à certains stades particuliers de développement. Et il m'était assez difficile de concilier cela avec la musique.

**M. G.** : Parce que la musique vous occupait déjà beaucoup à l'époque ?

**E. G.** : Oui, et c'était frustrant de devoir passer beaucoup de temps au laboratoire et d'avoir moins de temps pour les répétitions et les concerts. Déjà à l'époque la balance était un peu déséquilibrée...

**M. G.** : Oui, on peut difficilement mettre de côté ce que l'on est... Ensuite, vous avez préparé l'agrégation et avez été admissible. Est-ce que le fait de n'avoir pas été admise a joué un rôle dans la décision que vous avez prise de changer de voie ? En effet l'année suivante vous avez fait un *Master of Business Administration* au Collège des Ingénieurs.

**E. G.** : Le fait de n'être pas admise m'a en quelque sorte facilité la tâche... Je suis ravie d'avoir fait cette année de préparation à l'agrégation, mais c'était un moment où je n'avais toujours pas pris de décision concernant mon avenir. Je sortais d'une année sabbatique pendant laquelle j'avais fait un stage en ambassade et donné pas mal de petits cours, et j'avais une grande soif d'apprendre : cette année de coupure m'avait redonné l'envie d'être sur les bancs de l'école et d'étudier. Alors je me suis dit : « Tentons l'agreg ! ». L'année de préparation de l'agrégation de bio a été passionnante, en particulier en raison aux stages de botanique et de géologie sur le terrain. Mais au fond de moi, je n'étais pas vraiment sûre de vouloir enseigner : j'ai grandi dans une famille de profs littéraires et je m'étais souvent promis de ne pas devenir prof moi-même... Juste avant les oraux j'ai su que j'avais été admise en Master au Collège des Ingénieurs et la perspective d'avoir cette passerelle vers le monde de l'entreprise me plaisait beaucoup.

**M. G.** : Et comment est venue cette ouverture vers l'entreprise ? Ce n'est pas très courant chez les normaliens biologistes.

**E. G.** : Je m'étais renseignée auprès d'amis de promo qui avaient fait HEC Entrepreneurs et s'étaient orientés vers l'entreprise par ce biais, d'amis de prépa qui avaient fait l'Agro, où l'ouverture vers l'entreprise est beaucoup plus grande. La vie en entreprise éveillait ma curiosité et j'avais envie d'en faire l'expérience. Mon idée initiale était de travailler dans les biotechnologies en exploitant ainsi mes acquis en biologie, mais les opportunités qui se sont présentées m'ont en fin de compte fait mettre la biologie de côté... Mon premier poste chez Areva était un poste de gestion de projet sur deux ans, un poste assez classique d'ingénieur : j'assistais le chef de projet pour mettre en place des procédures et des bonnes pratiques de gestion de projet, élaborer et finaliser l'offre client, gérer un volet de l'offre et participer à la négociation avec le client en Chine. Mon deuxième poste chez Areva avait davantage un aspect « communication » : sans être vraiment sur le front, je préparais les dossiers pour les rencontres internationales du président directeur général. Il s'agissait alors de recueillir les informations en interne, en faisant le tour de toutes les « sources » au sein de l'entreprise – tous les chefs de *business unit* –, pour en faire une synthèse pour le PDG avant ses entretiens avec ses interlocuteurs politiques et clients.

**M. G.** : En vous écoutant j'ai l'impression que dans votre parcours le passage de la recherche au monde de l'entreprise s'est fait assez naturellement, que les choses suivaient tout simplement leur cours.

**E. G.** : Il est vrai que je n'ai pas eu de difficulté majeure à passer d'un monde à l'autre : le plus important dans un cas comme dans l'autre était d'avoir du bon sens et de le mettre en application. C'est sans doute mon parcours universitaire qui m'a permis de m'adapter aux situations qui se présentaient.

**M. G.** : Mais ce qui vous a facilité l'accès à l'entreprise, c'était plutôt votre diplôme du Collège des ingénieurs ?

**E. G.** : Mon année de formation au Collège des Ingénieurs, ainsi que le réseau des *alumni* du Collège m'a permis de créer des contacts personnels dans le monde de l'entreprise, ce qui n'avait malheureusement pas été le cas durant ma scolarité à l'Ecole : pendant mon année sabbatique, j'avais en particulier essayé de trouver des stages en entreprise à travers le réseau des anciens élèves de l'ENS, malheureusement sans grand succès.

*Non si dà maggior diletto*

**M. G.** : Et pendant tout ce temps là, il y avait la musique... qui finalement a pris de dessus.

**E. G.** : Oui, j'ai commencé la musique assez jeune avec l'aide de ma mère qui m'a enseigné la flûte à bec et le piano. J'ai grandi dans une famille où l'on faisait beaucoup de musique. Il n'y avait pas de musiciens professionnels, mais la musique était présente dans les célébrations familiales : on se mettait autour du piano et l'on chantait.

**M. G.** : Dans votre biographie musicale, vous évoquez d'abord le fait d'avoir appris le piano et le violon, mais en réalité le chant était déjà là.

**E.G.** : Oui, c'est vrai, mais je chantais alors sans avoir jamais vraiment travaillé ma voix. C'est en arrivant en France que j'ai commencé le piano et le violon au conservatoire, grâce à ma mère qui a fait en sorte que j'aie accès à une bonne éducation musicale. Mon cursus au conservatoire comprenait bien évidemment des cours de solfège, où l'on chantait souvent, et ce sont mes professeurs qui m'ont alors encouragée à travailler le chant.

**M.G.** : Ce sont donc eux qui ont découvert votre voix ?

**E.G.** : Il est vrai que j'avais beaucoup de plaisir à chanter, mais je n'avais jamais pensé à la voix comme à un véritable instrument qui se travaille, je n'avais jamais fait partie d'une maîtrise d'enfants, par exemple. C'est donc à 17 ans que j'ai passé ma première audition, celle qui m'a permis d'entrer en classe de chant au conservatoire. J'ai commencé mes études de chant en même temps que la prépa. J'ai arrêté le violon, mais continué le piano pendant deux ans et je suivais en même temps des cours de chant une fois par semaine, ainsi que des cours d'art lyrique.

**M. G.** : J'ai l'impression, en regardant votre parcours, qu'il y a comme une hésitation - mais qui est en réalité un cheminement – entre le « raisonnable » – avoir un métier solide, faire une carrière – et l' « affectif », ce qui est notre passion, ce qui nous appartient en propre et dont nous avons intimement besoin. Alors j'ai envie de vous demander à quel moment on « bascule » ? A partir de quel moment se fait-on suffisamment confiance pour faire de sa passion son métier ? Cette confiance nous vient-elle de l'extérieur, de l'appréciation de quelqu'un d'autre qui nous aide à prendre conscience de ce que nous sommes devenus ?

**E. G.** : Oui, cette idée est juste... J'ai grandi avec l'idée qu'il fallait être raisonnable dans ses choix professionnels, s'assurer un avenir « sérieux »... qu'il fallait être prof en gros (rires). Par conséquent, cette question s'est posée pour moi à plusieurs moments charnières de ma vie, et en particulier à la fin de ma scolarité à l'Ecole normale. J'ai rencontré des musiciens formidables à l'Ecole, avec qui j'ai donné des concerts, monté *Il campiello* de Goldoni et *Le devin du village* de Rousseau. J'avais alors envisagé de me lancer dans la musique, mais je me sentais encore trop fragile à l'époque, financièrement comme moralement... J'ai donc accepté le poste que l'on me proposait chez Areva. Mais au bout de trois ans en entreprise, l'envie de tenter ma chance dans la musique se faisait plus pressante : mon compagnon m'a vivement encouragée dans cette voie, c'est donc beaucoup grâce à lui. Quant à ma famille, qui m'a toujours soutenue, je pense qu'ils étaient rassurés par le parcours que j'avais construit jusque-là. Je n'avais donc pas grand-chose à perdre... C'était comme si le raisonnable avait fait son temps et qu'il fallait passer à autre chose...

**M.G.** : A première vue, c'est une décision que l'on qualifierait de très courageuse, mais vu de l'intérieur, il s'agit de se rapprocher de ce dont on a véritablement besoin.

**E. G.** : Je ne puis parler de décision « courageuse ». Je ne regrette absolument pas mon choix et on verra bien ce qui se passera par la suite. J'ai toujours eu plusieurs facettes et il s'agissait simplement de les concilier. En ce moment, le côté scientifique est un peu en veille, mais il est possible qu'il ressorte un jour.

**M. G.** : En musique votre spécialité est le baroque. Est-ce que la pratique de la musique à l'Ecole y est pour quelque chose ?

**E. G.** : Oui, cela a joué un grand rôle : avant d'entrer à l'Ecole pour moi le baroque, c'était surtout Bach, Händel, ou encore Vivaldi, mais je ne connaissais que très peu le baroque français. En arrivant à l'Ecole ma rencontre avec les musiciens du Concert Latin fondé par Julien Dubruque a été déterminante. Je garde un souvenir très ému des *Leçons des ténèbres* de Couperin, chantées à l'Ecole, la découverte du latin à la française, des tempéraments, des facsimilés – des sujets que je n'avais jamais abordés au Conservatoire. Mon premier professeur de chant était une spécialiste de l'opérette et le baroque était pour elle un autre monde. Cette pratique de la musique à l'Ecole m'a donc ouvert tout un répertoire, et j'ai eu le plaisir de rencontrer des gens extrêmement cultivés et talentueux qui avaient une envie inlassable de faire de la musique ensemble.

**M. G.** : Et vous avez choisi d'approfondir votre maîtrise du baroque... Qu'est-ce que vous y avez trouvé d'unique, de précieux pour vous ?

**E. G.** : Je dirais qu'il y a dans cette musique une très grande sensualité, même dans la musique sacrée. Et je pense que le latin à la française y contribue beaucoup. Cette façon de prononcer fait ressortir des accents très sensuels dans la musique. Quant au baroque en général, ce que j'aime, c'est la liberté d'avoir une partition sur laquelle on peut s'amuser, rajouter ce que l'on veut (dans la limite des règles), le plaisir d'ornementer sans devoir s'en tenir strictement à ce qui est écrit. Bien entendu, il y a toujours une approche historique, basée sur les traités, afin de rester dans une pratique qui ne soit pas à contrecourant de ce qui a pu se faire. Mais lorsqu'on est interprète on fait nécessairement des choix et on les assume. Je dirais donc que cet amour pour la musique baroque s'est épanoui ici à l'Ecole et il se trouve que par la suite, j'ai fait de belles rencontres dans le domaine baroque, qui est donc le style que je pratique le plus aujourd'hui. Les répertoires plus tardifs me plaisent aussi, mais les opportunités que j'ai eues sont allées beaucoup dans le sens du baroque.

**M. G.** : Ce que vous appelez des opportunités, je l'appellerais une reconnaissance de votre talent, puisque vous avez chanté, entre autres, sous la direction de Ton Koopman et John Eliot Gardiner. Pourriez-vous nous en dire un peu plus ?

**E. G.** : En effet avec Koopman j'ai eu ma première expérience musicale avec un chef de renommée internationale, reconnu comme étant l'un des grands spécialistes de Bach. C'était un immense plaisir, car c'est un homme extrêmement joyeux, qui sourit toujours quand il dirige, qui est là pour le plaisir de la musique. Il est très exigeant, mais tout en gardant ce côté hédoniste. Quant à Gardiner, j'ai fait avec lui aussi bien du baroque que du répertoire beaucoup plus tardif. La première œuvre que j'ai chantée avec lui était le *Requiem* de Berlioz. Nous nous produisions à la basilique de Saint-Denis, le Monteverdi Choir plus le chœur de Radio France, nous étions plus de deux cents chanteurs – une masse vocale impressionnante – et nous chantions une œuvre magistrale. Lorsque nous avons abordé Bach avec la *Messe en si* et la *Passion selon Saint-Jean*, c'était très beau de voir l'approche beaucoup plus spirituelle que Gardiner avait avec cette musique. Chaque répétition commençait par un échange avec le chœur : pour la *Passion selon Saint-Jean*, par exemple, il nous demandait comment nous voyions le chœur d'ouverture, ce que l'introduction de l'orchestre représentait pour nous, quelle était la scène qui se « jouait » dans la musique. Il essayait de nous placer dans la perspective du texte biblique en nous aidant à trouver la signification de chaque choral. Chaque pièce devait nous évoquer une image à la fois spirituelle et humaine, vivante, car la dimension théâtrale, caractéristique du baroque, reste très présente dans la musique sacrée.

**M. G.** : Et est-ce que l'on utilise une technique vocale différente pour le répertoire baroque ?

**E. G.** : Non, on a sa technique vocale, le but étant de pouvoir chanter et faire ce que l'on veut avec sa voix sans se fatiguer. Idéalement, un chanteur ne devrait donc avoir qu'une technique vocale au service de différents styles musicaux. La maîtrise du vibrato, par exemple

- vibrato qui est plus ou moins présent selon que l'on chante du baroque ou de la musique romantique -, va toujours de pair avec la maîtrise du souffle et avec une décontraction globale de tout le corps, notamment au-dessus des cordes vocales. Il y a vingt ou trente ans, il a existé une mode de chanter à la « manière baroque », avec des voix un peu plus blanches et plus légères. Certains chefs demandent aujourd'hui encore, notamment au pupitre des sopranos des sons très droits, quasiment sans vibrato. Mais c'est au chanteur d'y arriver, même si ce n'est pas toujours facile, en gardant une technique belcantiste, qui est la meilleure technique vocale qui soit. Quand on chante du baroque, on doit pouvoir chanter avec la même liberté vocale qui est nécessaire pour Rossini, Verdi ou Wagner. Il est cependant évident que certains types de voix – en fonction du timbre, du coffre, de la tessiture – sont plus ou moins adaptés à certains répertoires.

**M. G.** : En vous écoutant il me vient à l'esprit l'hypothèse d'un lien entre votre expérience en biologie et celle de la musique, et je vous la soumets. Au centre de ma propre approche de la musique, il y a le corps, le corps vivant comme lieu de la musique. Gustav Mahler dit : « Toute musique provient de la danse ». La danse, bien entendu, au sens premier du mot, celui de mouvement rythmé. La musique est mouvement, le mouvement est le propre du corps vivant et, lorsque le corps retrouve dans la musique son propre rythme, lorsqu'il entre en résonance avec elle, il se produit une jubilation intérieure d'une extrême intensité. Du moins, c'est ce que j'expérimente à chaque fois que je travaille avec des orchestres. J'imagine que lorsqu'on chante, c'est-à-dire, que l'on émet le son musical avec son propre corps, cette sensation doit être encore plus forte.

**E. G.** : Effectivement, pour un chanteur, c'est le corps qui est l'initiateur et le vecteur du son, et c'est un plaisir immense que de ressentir cela en soi. Chanter représente en fait une recherche de soi d'une intensité rarement présente dans la vie de tous les jours. Se dire que sa voix et son corps peuvent être le vecteur de tant d'émotions par le son a été pour moi une formidable découverte. C'est une chose que l'on ne soupçonne pas quand on est assis derrière un bureau... (rires). Je pense que c'est exactement le même travail pour les danseurs, et ce lien entre corps et interprétation est pour moi une source d'intérêt inépuisable... Cela a été le fil conducteur avec tous les musiciens avec qui j'ai travaillé : garder cette exigence de ne jamais s'ennuyer avec ce que l'on est en train de produire, être toujours en train de réinventer quelque chose, de rechercher de nouveaux sentiments, de nouvelles sensations à l'intérieur de soi pour pouvoir les transmettre au public qui est en face. C'est un enseignement que je garderai même si j'arrêtais un jour de faire de la musique de manière professionnelle.

**M. G.** : Et quel est le compositeur qui vous mène le plus loin sur cette voie ?

**E. G.** : La question est difficile, mais je dirais que Bach est l'un des plus grands pour cela. A sa manière et à son époque, il avait déjà tout inventé. Mais j'ai du mal à ne pas citer également Charpentier ou encore Poulenc, qui est un compositeur à multiples facettes. Il a composé des pièces très drôles, d'autres extrêmement émouvantes – je n'arrive pas à écouter le finale du *Dialogue des carmélites* sans être à chaque fois profondément émue.

**M.G.** : Et avant de nous séparer, voulez-vous nous faire part de vos projets musicaux pour les mois à venir et peut-être nous inviter au concert ?

**E.G.** : Dans les mois qui viennent, j'ai une série de concerts prévus avec l'ensemble Athénaïs, autour du motet baroque en Europe (France, Italie et Allemagne) avec des œuvres de Carissimi, Monteverdi, Schein, Schütz ou encore Charpentier, ainsi qu'un projet de disque et de concert-conférence à l'Abbaye de Royaumont autour d'un compositeur baroque peu connu aujourd'hui, Guillaume-Gabriel Nivers. J'ai également plusieurs projets de récitals, en particulier un très beau programme de mélodies exclusivement composées par des femmes – Nadia Boulanger, Cécile Chaminade, Pauline Viardot. Rendez-vous sur mon site [www.ellengiacone.com](http://www.ellengiacone.com) pour plus de détails ...